







RON CARLSON est né en 1947, en Utah. Il est l'auteur de plusieurs recueils de nouvelles et de quatre romans qui ont reçu de nombreuses distinctions aux États-Unis. Publié en France en 2011, *Le Signal* a été un véritable succès en librairie. À ce jour, Ron Carlson enseigne la littérature à l'Université de Californie, à Irvine, et vit à Huntington Beach.

Le Signal

Un roman puissant et contemplatif sur la nature à l'état sauvage, une histoire d'amour brisée par les difficultés du quotidien et un suspense électrique.

TÉLÉRAMA

Un suspense amoureux des plus réussis.

LE FIGARO

Un vrai bijou, sculpté dans le granit argenté des montagnes, sous les morsures du vent.

LIRE

De l'amour à la rédemption, il y a forcément un sentier qui passe par les sentiers du Wyoming.

LE MONDE

Ron Carlson réussit la prouesse de mêler un grand drame amoureux à un angoissant thriller avec pour décor les espaces sauvages et somptueux du Grand Ouest américain.

RTL

Un roman comme il s'en écrit de moins en moins depuis que les fictionneurs ne font plus cas de ce qui se cache sous l'écorce des arbres. Et des hommes.

SUD OUEST





le signal

DU MÊME AUTEUR

Le Signal, Gallmeister, 2011.

*Cinq Ciel*s, Gallmeister, 2012.

totem

ron carlson
le signal

Traduit de l'américain
par Sophie Aslanides

Gallmeister



Titre original: *The Signal*

Copyright © 2009 by Ron Carlson
By arrangement with the author
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2011, pour la traduction française
© Éditions Gallmeister, 2012, pour la présente édition

ISBN 978-2-35178-521-8

ISSN 2105-4681

totem n°21

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

Pour Elaine



JOUR UN



IL ENCHAÎNA les grandes boucles que dessinait la piste à travers la haute forêt de trembles, puis traversa la vaste prairie jusqu'à la lisière des pins, au point de départ du sentier de Cold Creek, et gara le vieux pick-up Chevrolet bleu de son père à côté de la pancarte déglinguée, dans la douce lumière crépusculaire de septembre. Il avait vu juste : il n'y avait aucun autre véhicule. Pas une seule trace de pneus fraîche sur les quinze kilomètres de côte qu'il avait parcourus depuis la grand-route, si ce n'est une paire de pneus doubles qui avaient fait demi-tour à mi-chemin. Ce devait être la remorque à chevaux de Bluebride, venu s'occuper de son bétail la semaine précédente. Mack avait aperçu en montant deux douzaines de bêtes dispersées dans la sauge. Il sortit de son pick-up et attrapa le café qu'il avait acheté en passant à l'épicerie de Crowheart, une heure auparavant ; il était froid. Il contourna le camion, ouvrit le hayon et s'assit, levant enfin les yeux vers l'est, vers les collines du Wyoming qui s'étagaient en larges bandes marron et grises. Il faisait sombre ici, à la lisière de la forêt, mais la lumière se rassemblait de l'autre côté de la planète et il pouvait voir l'horizon doré à deux cent cinquante kilomètres de là. Il voulait voir des phares, mais il n'y en

avait pas. Il voulait voir des phares tressauter sur la vieille route et avancer jusqu'à lui à l'heure convenue.

Il voyait bien qu'il avait déjà neigé une fois, la semaine précédente, mais il n'en restait à présent plus la moindre trace, pas de plaques dans l'obscurité profonde, pas de boue dans les ornières. Le paysage était cependant plus blond, la végétation encore debout mais elle avait perdu ses couleurs, elle était plus pâle, comme si elle avait été giflée par la première intempérie de la saison. Mack but une gorgée de son café froid épaissi de crème et scruta la route à la recherche de sa voiture. Elle viendrait ou elle ne viendrait pas, mais il accomplirait quand même sa mission. Il le dit à haute voix :

— Qu'elle vienne ou non, toi, tu y vas quand même.

Il se remit debout et prit la veste polaire marron qu'elle lui avait offerte cinq ans auparavant, et il alla jusqu'au coffre de rangement, sortit son réchaud et l'installa sur le plateau du pick-up, remplit sa vieille casserole d'eau et la posa sur l'anneau de flammes bleues. Il prit son sac à dos sur la banquette avant et s'agenouilla dans l'herbe au pied des arbres pour monter sa vieille tente biplace bleue et grise qui le ramenait vingt ans en arrière. Il avait dû remplacer de nombreux montants plus d'une fois, mais les fermetures à glissière fonctionnaient toujours. Il jeta son tapis de sol et son sac de couchage à l'intérieur puis disposa le petit morceau de moquette miteux sur le sol, près de l'entrée. Il s'était tenu cent fois pieds nus sur ce paillason improvisé, dans la montagne. Certains objets signifient quelque chose, c'est pourquoi on les transporte avec soi. Il faisait sombre à couvert, mais une fois qu'il fut revenu derrière le pick-up, la lumière du monde retomba sur ses épaules. Il pouvait voir une portion de l'autoroute

très loin en contrebas, vers le nord, et les voitures avaient maintenant allumé leurs phares. Il fouilla son sac à la recherche du gadget électronique que Yarnell lui avait donné, le BlackBerry version militaire. Il l'avait enveloppé dans du papier aluminium et rangé dans une petite boîte en plastique. Il inspecta une nouvelle fois le contenu de toutes ses poches, puis il étala son gilet de pêche et vérifia que les neuf poches contenaient bien son matériel au complet. Il refit son sac et y attacha les brins de sa canne à pêche avant de tout reposer sur le siège avant. Il était prêt.

Il sortit sa glacière de rechange – la vieille Coleman métallique verte qui datait de leurs premiers rendez-vous –, s'agenouilla et la poussa sous le camion, derrière la cabine. Ils faisaient toujours ça – laisser une glacière pleine de friandises pour leur retour de randonnée. Il entendait maintenant l'eau bouillir sur son réchaud, il retourna à l'arrière et jeta un nid de vermicelles dans la casserole, puis un autre. Si elle ne vient pas, je mangerai double ration et je dormirai comme un ours. Il s'éloigna pour uriner dans la prairie et alluma un de ses cigarillos bon marché avec un embout en bois à l'aide du briquet de son père, un Zippo qui avait fait deux fois le tour du monde dans la poche de son paternel, à bord de navires de transports de troupes. Mack n'avait pas peur. Il avait déjà été mal à l'aise et soucieux et effrayé et épuisé et presque anéanti, il connaissait ces sensations, mais il avait maintenant sa propre manière de faire d'abord une chose, puis une autre, et cela le préservait de la débâcle. Si elle avait quitté Jackson avant 4 heures de l'après-midi, elle n'allait pas tarder à arriver. Si elle n'avait pas quitté Jackson... eh bien, tant pis.



Un mois auparavant, elle était descendue jusqu'à la prison du comté, où il n'y avait pas de parloir, et Zeff Minatas l'avait accompagnée jusqu'à la pièce où l'on prenait le café et les avait laissés discuter vingt minutes. Il n'arrivait pas à la regarder et, au bout d'une minute entière, elle avait dit doucement :

— Eh bien...

Il lui fallut trois tentatives pour dépasser le stade des murmures et parvenir à dire :

— Tu parles ! Maintenant, je suis au fond du trou.

Chaque larme lui coûtait, mais il n'avait pas le souffle de les retenir. Il ne s'était pas retrouvé dans la même pièce qu'elle de toute l'année et maintenant le silence qui lui emplissait le cœur le brûlait à nouveau.

— Tu vas t'en sortir.

— D'une façon ou d'une autre, répondit-il.

Il parlait les yeux baissés, s'adressait à la table.

— Tu as une sale mine, dit-elle. Tu as perdu du poids.

— Ouais, eh bien... Je suis vraiment à bout.

Ce fut tout ce qu'il parvint à articuler et il se tut.

Zeff entra avec deux gobelets en polystyrène, il déboucha sa thermos Stanley personnelle et les remplit de café fumant.

— Il y a déjà de la crème, leur fit-il remarquer.

Après qu'il eut rebouché sa thermos et fut sorti, Vonnie dit :

— Est-ce que je dois m'inquiéter ?

Sa voix ouvrit une brèche en lui, chacun de ses mots.

Il pouvait encore secouer la tête, et c'est ce qu'il fit.

— Oui. Je suis inquiète. Écoute, Mack. Ça va aller. Les choses vont s'arranger.

— Honte.

— Quoi ?

— Je suis une honte.

Maintenant, elle lisait en lui.

— Tu es tombé si bas ?

Il ne pouvait pas parler.

— Quand tu vas sortir, mercredi, tu vas pouvoir t'organiser ? De quoi as-tu besoin ? Quelqu'un vient te chercher ?

Ses questions pleines de sollicitude le submergeaient. Il pouvait encore, à la limite, faire face à la perte de son amour-propre mais il ne pouvait affronter sa compassion. Quand elle posa la main sur son poignet, le choc le secoua tout entier.

— Chester va venir me chercher.

— C'est un bon ami. Pars pêcher une semaine. Ça va aller.

— Impossible.

Alors elle se pencha vers lui et colla ses lèvres au sommet de sa tête :

— Mack, ne te laisse pas abattre. Tu es quelqu'un de bien, au fond.

Les larmes redoublèrent et dégoulinèrent sur la manche de sa chemise de prisonnier.

Elle poussa son café jusqu'à ce que le gobelet vienne toucher ses doigts entrelacés.

— Tiens, dit-elle. Bois ça. Rappelle-toi ta doctrine en matière de café...

C'était une de leurs vieilles plaisanteries, mais il était incapable de réagir.



ron carlson

— Viens me retrouver, poursuivit-elle. Tu peux bien faire ça, non ? On fera notre dernière excursion ensemble le mois prochain. Viens me retrouver et nous irons pêcher à Clark Lake une dernière fois.

Cela fit tant bien que mal entrer de l'air dans sa poitrine et il répondit doucement :

— C'est d'accord.

Il leva les yeux vers son visage, rempli d'inquiétude et de gravité. Il ouvrit et referma ses doigts autour du petit gobelet blanc.

— J'y serai. Au départ du sentier de Cold Creek.

Il y était venu dix fois ; c'était la dixième. Chaque année le même jour, celui des ides de septembre, le quinze du mois. Ils s'étaient fait cette promesse la première fois et ils l'avaient respectée neuf fois ensuite. On fera ça chaque année. Ils n'étaient pas mariés la première fois, puis les huit fois suivantes ils l'avaient été, et cette fois à nouveau ils ne l'étaient plus. Pour autant qu'il sache. Les lettres de l'avocat – il y en avait cinq – étaient rangées, intactes, dans un compartiment du bureau à cylindre de son père, dans la cabane où Mack vivait sur les terres du ranch familial, au sud de Woodrow ; des enveloppes dorées portant l'adresse de l'expéditeur, aussi jolies que des faire-part de mariage.

Il se sentait mieux ce soir, fort quelle qu'en soit la raison, mais il n'avait cessé d'aller mieux depuis qu'il avait quitté la prison, vingt jours auparavant. Cela aurait pu être tellement pire. Il avait enchaîné les comportements de bas étage pendant presque un an, à courir après l'argent, à franchir la ligne rouge quand ça lui rapportait quelque chose, à boire trop parce que cela n'avait aucune importance et que les gens qu'il fréquentait buvaient. Il avait des ennuis avec l'emprunt pour le ranch, et plus d'une fois



il avait convoyé des voitures jusqu'à Cheyenne et Rock Springs sans demander ce qu'il y avait dans le coffre, se contentant d'empocher les mille dollars et de tourner les talons. Il s'était comporté comme un idiot et, quand le vent avait tourné, il avait complètement perdu les pédales. En y repensant, il hochait la tête avec effarement. C'était comme dans la vieille chanson. Il s'était égaré et, maintenant, il s'était retrouvé, même s'il n'y avait plus grand-chose à retrouver. Il savait que cette excursion était la bonne chose à faire et il s'était même senti suffisamment bien pour l'appeler et la libérer de son engagement. La semaine dernière, il lui avait laissé un message pour lui dire que ce n'était pas grave si elle n'arrivait pas à venir, et qu'il avait apprécié son aide. Il savait où trouver des poissons. Il ne voulait pas de compassion, il n'en avait pas besoin, mais – lui dit-il – il partirait bien à la pêche à l'heure prévue.

Il avait rencontré Vonnie quand ils avaient tous les deux dix-sept ans, et il ne l'avait pas aimée tout de suite parce qu'il s'était fixé comme règle de ne pas aimer les gens qui venaient au ranch, les familles de Grosse Pointe et Greenwich et Manhattan et Princeton et dix autres régions de rupins dans leurs belles chemises de flanelle et leurs Levi's neufs. Il les traitait bien et veillait à leur sécurité quand ils s'approchaient des chevaux, et il leur apprenait ce qu'il pouvait sur le ranch, les nœuds de sécurité, les consignes d'incendie, les oiseaux, les serpents, les ours occasionnels. Il les emmenait sur les pistes de Big Springs et de Rocktree, mais il ne les amenait jamais ici. Il leur envoyait leur matériel, leurs bottes rutilantes, leurs splendides canifs à manche en os, mais n'en avait jamais volé aucun. Il était silencieux et connu pour cela, ce n'était pas affecté ; il avait appris que c'était pour lui la meilleure

manière de garder un peu de pouvoir. Après le décès de sa mère, emportée par un cancer, son père et le gestionnaire du ranch, Sawyer Day, avaient saisi la gravité de leur situation financière, et ils avaient commencé à accueillir des hôtes dix semaines chaque été. Ils avaient besoin d'argent. Ils embauchèrent une cuisinière fantastique, une femme originaire de Logan, en Utah, qui s'appelait Amarantha et qui préparait des tables comme il n'en avait jamais vu. Pendant cette période-là, le ranch paya ses factures. La réputation de Box Creek s'étendit et ils firent le plein toutes ces années : vingt-quatre personnes chaque semaine, et Mack grandit entouré de visiteurs dès l'âge de dix ans, répondant toujours aux mêmes questions sur les fers à cheval et le foin, et est-ce que je peux donner une pomme à ce cheval sans qu'il me morde. Un cheval dans un ranch à touristes mange beaucoup de pommes. La famille de Vonnie venait de Chapel Hill, où sa mère était professeur de sciences politiques, et il lui attribuait le même cheval chaque année, Rusty, un rouan complaisant dont le pelage prenait une couleur dorée une fois par jour si le soleil était de la partie. Vonnie était sportive, elle jouait au football à l'université, mais Mack – comme il le faisait avec tous les hôtes – l'évitait sans difficulté. Il arrivait souvent que des histoires d'amour ou des débuts d'intrigues se nouent entre les pensionnaires, et puis Mack avait beaucoup de travail à panser les chevaux à la fin de la journée pendant que tout le monde se douchait dans la grande maison et les deux cottages, avant de faire la queue devant le splendide buffet d'Amarantha.

Son père lui avait aussi parlé à la fin du troisième été. C'était évident, à voir la manière dont les gamins traînaient près de la barrière tandis que Mack ferrait un

cheval ou inspectait son harnachement. Ils le suivaient partout, les garçons et les filles, et ils voulaient en apprendre plus sur lui.

Son père le fit venir dans la grande maison et ils prirent place dans le petit bureau de devant que Sawyer Day utilisait deux jours par semaine quand il venait faire les comptes. Son père fit pivoter le fauteuil en chêne vers Mack et ils parlèrent. La pièce était tapissée d'étagères en pin verni qui ployaient sous le poids des livres, toute la collection de son père des Zane Grey et des Jack London, des livres d'histoire sur l'Ouest, et des rouleaux de cartes dans un vieux porte-parapluie en zinc.

— Ces gamins t'admirent, dit son père.

— Je ne sais pas.

Il s'assit sur le coussin de cuir foncé, un prie-dieu qui avait depuis longtemps perdu sa chaise.

— Si, tu le sais. Et c'est normal qu'ils t'admirent. Tu es un bon ouvrier ; ils ne sont pas habitués à ça. Tout ce qu'ils ont, c'est leur voiture et le bal de fin d'année. Pour eux, tu es exotique, Mack.

— OK, fit le garçon.

— Mais ce que nous représentons pour ces gens est une espèce de cliché. Ils viennent jusqu'ici pour y goûter et tout le monde s'y retrouve. Pour autant, ces filles, certaines d'entre elles, vont tomber amoureuses de toi, le cow-boy grand et fort. (Son père tapota le genou de Mack de ses deux doigts.) Allez, regarde-moi donc. Je sais que tu es un bon garçon. Certaines de ces filles de New York font même du gringue à ton vieux père, une petite aventure d'une semaine au fin fond de l'Ouest. Tu veux devenir un cliché ?

— Non, Père, pas du tout.

— Tu as besoin que je te rappelle l'histoire de Sheridan, le cheval de course ?

— Non, Père, s'il te plaît.

Son père sourit.

— Tu t'es remis de cette leçon ?

Il avait emmené son fils voir Sheridan, leur unique pur-sang, à la saillie quand Mack avait neuf ans.

— Non, Père, dit Mack avec sincérité. Personne ne le pourrait. (Mack poursuit en répétant ce que son père avait dit ce jour-là :) Un grand garçon comme moi a passé l'âge des histoires de roses et de choux.

— Bon. Donc pas question de devenir des clichés. Voilà. J'imagine que tu sais comment faire. Bavarde avec ces gamins, parle d'équitation, de chevaux, du temps, et puis envoie-les dîner. Ne va pas te promener avec eux, ne les laisse pas approcher de la cabane. Regarde-moi, dans les yeux. Je sais que tu sais comment faire. Je ne veux pas que cette affaire que nous avons lancée te cause du tort, mon garçon. Je t'aime, et j'aime cet endroit. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, Père, je le sais.

— Montre-moi tes mains.

Mack se pencha, tendit ses mains, puis les retourna. Ils avaient toujours fait ça, se montrer leurs mains. Son père les examina en détail : les ongles, les cuticules, les jointures, les paumes. Un bon employé de ranch se distinguait par le nombre de marques – moins il y en avait, meilleur il était –, et avec les années les mains de Mack avaient embelli. Son père serra les mains de son fils entre les siennes et dit :

— Bon, ça suffit. Ça fait beaucoup de paroles pour cette vieille maison. Vas-y, retourne travailler.